

IMAGES/



Diane Keaton et Al Pacino dans *le Parrain*, en 1972. PHOTO PARAMOUNT PICTURES. ALFRAN PRODUCTIONS

Ciné/ A La Rochelle, Diane Keaton en flamme libérée

Le Festival international du film célèbre l'actrice américaine, disparue en 2025, dont le grand naturel, le charme névrosé et la finesse ont marqué Hollywood.

C'est le plus bel hommage rendu à l'actrice, disparue en octobre: «Si Huckleberry Finn devait être une magnifique jeune femme, ce serait Diane Keaton.» Et c'est évidemment à Woody Allen qu'on le doit, lui qui en une poignée de chefs-d'œuvre, avait trouvé en elle, bien plus qu'une égérie, la sève vivifiante de son art. La formule mettait dans le mille: comme le héros de Mark Twain, Keaton avait un

côté sauvageon mal peigné épris de liberté et se méfiant instinctivement des conventions. Une manière très personnelle d'habiter le monde, et une excentricité portée avec nonchalance, une façon de rendre la névrose désirable, qui cette fois la rapprocherait plutôt de son idole, Katharine Hepburn, autre grande irréductible que Hollywood n'aura jamais réussi à dompter. C'est à cette indépendance infusée de vulnérabilité et d'apparente légèreté, que s'arrime la persona de cette actrice géniale, visage bouleversant d'une féminité aspirant à s'émanciper des carcans et des tutelles masculines, à laquelle le Festival international du film de La Rochelle rend hommage dans un cycle de huit films. Lorsque Diane Keaton apparaît à l'orée des seventies, les actrices peinaient encore à se défaire du glamour sophisti-

qué et des stéréotypes. Sa longue silhouette flottant dans d'indescriptibles frifes d'hommes dans *Annie Hall*, la place d'emblée à rebours des canons de la séduction. Ni femme fatale ni jeune fille sage, son charme tient à ce naturel désarmant, fait d'autodérision, de maladresses, et d'une pensée vive qui s'élabore en tâtonnant.

Vivacité. A cela s'ajoute une qualité foudroyante: l'art de l'écoute, une expressivité hallucinante dans les silences qu'on ne retrouve guère que chez les actrices du muet. Son visage mobile, ses longs yeux de pluie légèrement tombants filtrant une secrète mélancolie, en disent autant que ses paroles balbutiantes ou trébuchant à vive allure. Cette capacité à rendre visible la pensée en train de se former sera d'ailleurs une signature des plus singulières de son jeu, qu'Allen mettra en

lumière. *Annie Hall* forme l'acmé de cette alchimie. Keaton semble constamment y déborder de l'écran, tant la frontière entre l'actrice et son rôle est tenue (Allen lui empruntant son vrai patronyme, Hall). Elle y invente le personnage de la femme drôle, intelligente et névrosée, qui hésite, bafouille, se cherche avec fébrilité. *Manhattan* complexifie cette persona. Elle y troque ses frusques de provinciale contre les poses d'une intello new-yorkaise dont le snobisme et l'ironie tranchent avec le bafouillage charmant d'*Annie Hall*. Quatorze ans plus tard, *Meurtre mystérieux à Manhattan* referme la boucle sur une comédie policière aux allures de *screwball*. Allen s'appuie sur son tempo, sa vivacité et son inventivité pour faire avancer le récit à vive allure, qualités d'un jeu qui ne sacrifie jamais la crédibilité émotionnelle.

Cette faculté à restituer les émotions avec finesse, elle l'exploitera dans des registres plus sombres. Dans *le Parrain* de Coppola, elle y campait Kay Adams, la compagne de Michael Corleone, confrontée à la transformation de l'homme qu'elle aime en chef mafieux. Etrangère au milieu sicilien dont elle découvre les règles avant de s'y opposer, elle incarne le regard extérieur du spectateur, ce contrepoint moral, dont la sidération effondrée semble contenue dans le regard-caméra qui referme le premier volet. La deuxième partie sera marquée de sa frontale résistance, symbolisée par le refus de donner un nouvel héritier à Michael et de perpétuer ce cycle mafieux. La scène d'une violence froide, où elle lui révèle avoir choisi d'avorter, rejoint les revendications des femmes à disposer de leur corps comme elles l'entendent. Mais déjà

s'amorçait un motif de sa filmographie: celui d'une liberté qui se paiera au prix fort.

C'est particulièrement visible dans *A la recherche de Mister Goodbar* de Richard Brooks, l'un de ses rôles les plus audacieux. Jeune institutrice issue d'un milieu catholique rigide, Theresa enseigne à des enfants sourds le jour, et explore librement sa sexualité dans les bars new-yorkais la nuit. Keaton, et c'est là son génie, aborde ce rôle sans manichéisme, conciliant rencontres sexuelles tous azimuts, fantasmes et besoin d'amour. Le film apparaît aujourd'hui comme un portrait des ambiguïtés de la libération sexuelle des seventies, sa liberté conquise la menant à faire des rencontres dangereuses jusqu'au final terrifiant. Comme si Hollywood demeurait alors incapable d'imaginer une femme affranchie sans la punir de son audace.

Audace. Dans *Reds* de Warren Beatty, cette quête d'autonomie prend la forme d'une magistrale fresque politique. Elle y campe Louise Bryant, journaliste féministe, compagne du militant communiste américain John Reed, aux côtés duquel elle traverse la révolution russe de 1917. Keaton y est géniale dans le rôle de cette femme qui mène de front sa passion amoureuse sans jamais sacrifier sa liberté. Elle en paiera ici encore le prix cher: solitude, doute, épuisement, jusqu'à des retrouvailles finales déchirantes. Enfin, dans *l'Usure du temps* d'Alan Parker, chronique d'une séparation, son jeu tout en introspections douloureuses ponctuées d'explosions vivaces est au diapason de ce portrait nuancé d'un couple qui se déchire, entre l'amour qui s'enfuit et ses traces dont on peine à se défaire. C'est cette humanité, faite d'audace et de fragilité mêlées, dont Keaton aura paré ses films, présence inoubliable.

NATHALIE DRAY

RÉTROSPECTIVE DIANE KEATON en huit films au Festival international du film (Fema) de La Rochelle, jusqu'au 4 juillet.